

Où situer Rodolphe Duguay?

Jean-René Ostiguy

Volume 39, numéro 3 (231), juin 1997

Rodolphe Duguay

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31650ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ostiguy, J.-R. (1997). Où situer Rodolphe Duguay? *Liberté*, 39(3), 9–12.

JEAN-RENÉ OSTIGUY

OÙ SITUER RODOLPHE DUGUAY?

L'absence de tableaux de Rodolphe Duguay (1891-1973) dans l'exposition *Peindre à Montréal, 1915-1930. Les Peintres de la Montée Saint-Michel et leurs contemporains*, présentée à la galerie de l'UQAM l'été dernier, rappelle le cas de ce peintre dont la fortune critique ne semble pas ajustée à sa valeur réelle. Le paysage qu'il exposait à l'Art Association of Montreal en 1920, *Chenal de la ferme à Nicolet*, s'était avéré introuvable. Par ailleurs, on aurait oublié les paysages des collections du Musée du Québec et du Musée des beaux-arts du Canada, datés respectivement de 1927 et de 1931. Admettons que le découpage du temps couvert par l'exposition ne convenait pas à l'artiste qui s'est révélé tardivement. Dommage tout de même que Duguay n'y ait pas figuré au nom de son amitié pour Narcisse Poirier entre 1917 et 1921, et aussi comme figurant sur la scène montréalaise à la fin des années vingt. Enfin, on a raté une rare occasion de faire voir un ou deux tableaux de Duguay alors que les musées qui en possèdent s'entêtent à n'en point montrer depuis trop longtemps.

Par rapport à Suzor-Coté son maître, et à Horatio Walker dont il cherche à se rapprocher par égarement au début des années trente, Duguay finit par marquer clairement sa différence. Il est moins impressionniste que le premier et plus méditatif et rêveur que l'un et l'autre. Le public en attente de normes nouvelles lui en saura gré. Il

appréciera le souffle frais et campagnard de sa formule paysagiste à côté de celle de Marc-Aurèle Fortin (1888-1970), laquelle demeure plutôt urbaine ou villageoise.

De 1912 à 1920, soit entre son arrivée à Montréal après avoir interrompu ses études classiques au Séminaire de Nicolet et son départ pour Paris, Duguay prend plaisir à la pratique de son art tout autant que chacun des membres du groupe de la Montée Saint-Michel, et ceci, en dépit d'avoir à gagner sa vie en travaillant à la décoration de petites églises avec des patrons plutôt détestables. Il entre à l'atelier de Suzor-Coté au début de l'année 1918. Les travaux de copie et d'agrandissement qu'il exécute lui sont plus agréables, d'autant plus que le maître le corrige aimablement et qu'il a déjà lui-même grapillé maints conseils ici et là, au Monument national et à l'Art Association. Deux ans plus tard, Suzor-Coté lui paie son voyage à Paris. Duguay s'inscrit à l'Académie Julian, où la peinture à l'huile lui résiste. Il prend des leçons ici et là, voyage en Bretagne, en Italie. Il travaille d'arrache-pied, trop peut-être, jusqu'à son retour au pays en 1927, alors qu'il s'installe sur la ferme de ses parents à Nicolet.

Du *Chenal de la ferme à Nicolet* (1920, coll. part.) à *La ferme de François Roy* (1927?, MQ,) Duguay a peiné sur ses tableaux comme les paysans sur leurs terres. Par ailleurs, c'est avec plaisir qu'il dessine sans arrêt, puis intensifie ses travaux de gravure sur bois. Le nombre de croquis et d'estampes conservés à la Maison Rodolphe-Duguay de Nicolet témoigne de sa production en ce genre. Pourtant, en 1929, son exposition à la Bibliothèque Saint-Sulpice déçoit. Celle de Trois-Rivières, l'année suivante, lui mérite de la part du critique Henri Girard des remarques dont il tiendra compte. Par la suite, sa manière gagne en vigueur. Peut-être faudrait-il, dès lors, reprendre la formule en exergue aux poèmes de son ami trifluvien Ulric Gingras et parler de «Gouaches roses et croquis verts».

Les plus beaux moments de la carrière de l'artiste, les plus significatifs, vont de 1930 à la fin du cycle des expositions qu'il tient à la Galerie Morency à Montréal, peu après 1940. Duguay eût-il pu exposer avec les anciens élèves de l'École des beaux-arts en 1935 qu'il eût fait bonne figure à côté de ces artistes plus jeunes comme Jean-Paul Lemieux (1904-1990) et Jean-Charles Faucher (1907-1995) dont les principaux mérites demeurent alors leurs emprunts intelligents aux écoles régionalistes américaines. Comparé à l'un ou l'autre des paysages de Duguay au Musée du Québec, *Paysages en Charlevoix* (1935, ancienne collection Gauvreau) de Jean-Paul Lemieux montre sans conteste quelque vacuité décorative. La manière du peintre de Nicolet demeure bien plus personnelle et son propos, quoiqu'un peu triste, beaucoup plus approfondi. Dans son *Paysage vert* (1936?, ancienne collection Benoît Bégin), dans plusieurs aquarelles de la même époque, puis dans celles des années quarante, il y a de ces mouvements fugaces que l'on retrouve aussi dans certaines petites compositions de Paul-Émile Borduas (1905-1960), tel ce *Paysage de Saint-Joachim de Courval* (1937, ancienne collection de l'artiste) reproduit par Maurice Gagnon dans son livre *Peinture moderne*, en 1942.

Rodolphe Duguay est bel et bien présent à la célèbre Exposition d'art canadien tenue au Collège André-Grasset en 1944. C'est là que se rencontrent côte à côte les premiers exemples des formules paysagistes renouvelées, œuvres nécessaires, celles des peintres de la Montée Saint-Michel y compris, avec les premières abstractions de Borduas, paysages encore plus surprenants. De plus, ce n'est pas sans émotion que l'on peut lire aujourd'hui le commentaire de Wilfrid Corbeil C.S.V. au sujet de Rodolphe Duguay dans le catalogue des œuvres du Musée d'art de Joliette daté de 1971: «Peintre délicat et émouvant des horizons bas du pays nicolétain où le ciel

souvent chargé d'orages prend tout le tableau, comme chez les grands paysagistes hollandais du XVII^e siècle.» On a le goût d'ajouter: et comme dans les grandes compositions de l'abstraction lyrique des années soixante.

La diffusion de l'œuvre de Rodolphe Duguay s'avère fort étendue au Québec au début des années quarante. La Galerie Morency sera très active auprès de petits collectionneurs à Montréal, mais aussi l'artiste pourra compter sur le journal *Le Nouvelliste* de Trois-Rivières qui, après avoir diffusé 50 exemplaires d'un album contenant vingt bois gravés originaux en 1935, annonce annuellement des ensembles de cartes de vœux gravées par l'artiste. Plusieurs d'entre elles furent imprimées manuellement par le remarquable peintre graveur qu'il était. En définitive, peu d'artistes d'ici ont connu une influence aussi étendue sur l'imaginaire québécois à l'époque.